

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **Théorie du repentir**

Réjean Beaudoin

Volume 37, Number 4 (220), August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32333ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1995). Review of [Théorie du repentir]. *Liberté*, 37(4), 134–141.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

---

# CRITIQUE QUÉBÉCOISE

---

---

RÉJEAN BEAUDOIN

## THÉORIE DU REPENTIR

*Stéphane Santerres-Sarkany, Théorie de la littérature, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? », (# 2514), 1990, 127 pages ; Louise Milot et François Dumont, Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, 274 pages.*

*Au risque de paraître excessivement sévère, j'avoue qu'il m'arrive souvent de me demander si nous ne construisons pas nos modèles d'analyse davantage pour la gloire de notre approche théorique, que pour celle des œuvres et des auteurs.*

Agnès Whitfield, « Recherche, sujets et plaisir : repenser la relation », in Louise Milot et François Dumont, *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*, p. 85.

*Le roi est mort/Vive le roi ! Après nous/le déluge [des signes] ! Derrière sont les vieilles morales du Sens autoritaire. Devant, les synthèses inédites de la nouvelle pensée pluridiscursive, interculturelle, planétaire et technologique. On ne doute pas de cette avancée quand on*

se place dans la mouvance achalandée des savoirs actuels, pas plus qu'il ne paraît concevable d'échapper à l'effet d'entraînement des forces qui y travaillent. Le déplacement de l'institution littéraire et l'effritement de tous les appareils normatifs signalent en fait un phénomène d'émergence (complexe) de la nouvelle culture mondialement égalitaire qui se prépare à remplacer l'accessibilité restrictive de la tradition humaniste par l'interaction généralisée que permet la révolution technologique du support-écran. Coupable d'avoir fait de la littérature *la Grande Référence* des sociétés de l'Âge capitaliste, la civilisation de l'écriture entre en mutation, comme l'avait prévu McLuhan. Nous savons désormais, grâce aux travaux de nombreux théoriciens, ce qu'il convient de penser de l'entreprise de mystification historique qui consistait à transmuier en chefs-d'œuvre de simples prélèvements soi-disant esthétiques dans la matérialité méconnue des produits symboliques. Tout cela est terminé. La théorie préside la cérémonie du repentir. Au-dessus de tout soupçon humoristique tant par le titre de son livre (*Théorie de la littérature*) que par la collection dans laquelle il a été publié, l'auteur de ce « Que sais-je ? » n'annonce rien de moins que « la matrice d'une rationalité planétaire en voie de constitution » dans ce qu'il appelle « la nouvelle culture littéraire ».

En outre, l'espace des lettres correspond à la restructuration sociale accélérée qui décloisonne les différentes strates du public. Ce qui était ancillaire, car dépendant de l'idéal bourgeois, est maintenant trié sur le volet par les intérêts plus forts, plus étendus du marché réel et symbolique. Une culture lettrée de *tous s'annonce*<sup>1</sup>.

---

1. Stéphane Santerres-Sarkany, *Théorie de la littérature*, p. 6. C'est l'auteur qui souligne, comme dans les autres citations de ce texte.

On a parfois l'impression qu'il s'agit de constater l'épuisement, sinon la faillite de l'effort théorique déployé autour de la littérature depuis plusieurs décennies. La première phrase du livre se lit ainsi : « La théorie est arrivée à un point de non-retour. » (p. 3) Et quelques lignes plus loin, ce pronostic réconfortant : « Il est à craindre qu'on soit bientôt tenté d'en parler au passé défini. » Tels ne sont pas pourtant le propos ni l'intention de la synthèse ébauchée par Stéphane Santerres-Sarkany. Des échecs et des impasses connus du structuralisme, on arrive vite à la diversification et à l'ouverture des recherches actuelles d'où doit sortir « *la théorie de la nouvelle culture lettrée (...), une théorie du lecteur, qui remplacera la théorie*, laquelle est visiblement à court de souffle. » (p. 7) Le roi est mort, mais le corps de l'État ne peut pas refroidir. L'Auteur n'est plus. Vive le Lecteur !

Assiégée de toutes parts, achoppant sur ses propres contradictions, hors d'haleine, enlisée dans la complexité de ses pratiques (dites) signifiantes, la théorie n'est pas pour autant au bout de ses ressources. On aurait tort de trop craindre pour son avenir, sa tâche étant de celles auxquelles on n'a pas le droit de faillir. Puisqu'on ne peut pas douter du fait que la littérature (ou l'ancienne culture lettrée) soit le péché originel de la civilisation occidentale formée par les grands textes qui la fondent, il faut bien mettre un terme à ce scandale plus que millénaire et en expier les dangereuses séquelles. *La théorie de la littérature* ressemble à une hypothèse de science-fiction : les héritiers de la culture bourgeoise sont en train de devenir les illettrés d'une *nouvelle culture lettrée* qui se définit pour le moment comme une sorte de réalité virtuelle. Je rassemble en vrac quelques-unes des thèses du livre, tout en m'excusant de la longueur de la citation :

1. *Les médias, et non plus les académies, seront les forums de légitimation de cette nouvelle culture.* (p. 38)

2. (...) la tendance aujourd'hui en pleine expansion à vouloir tout réduire au discours est certainement aussi éphémère que ne l'était la mode précédente qui voulait textualiser l'univers. (p. 49)

3. De nos jours la dichotomie « happy few » / « culture pour tous » commence à nous gêner et se développe une culture de tous... Voici que le lecteur virtuel, dont nous venons de parler, s'avère être une notion maîtresse : elle indique dans quelles conditions se fait la production/réception de la littérature, ayant prise sur l'actualité. Elle est l'instance décisive, une instance extra-textuelle, culturelle, déterminante des lisibilités du texte. Ce sera l'ensemble des lecteurs possibles, ceux pour qui le texte peut devenir accessible ou est en voie de devenir accessible, pour qui le texte s'offre. Même s'il est loin de leur être directement destiné ce sont eux qui entrent en scène. (Stéphane Santerres-Sarkany, *La théorie de la littérature*, p. 65-66.)

Parler du nouveau lectorat interactif issu des technologies multimédia et lui confier en même temps l'arbitrage des formes littéraires inconnues qui vont naître de l'économie des besoins prospectifs de ce lectorat, c'est prononcer le jugement du procès intenté à l'impérialisme institutionnel des valeurs patriarcales, nationales et bourgeoises qui ont dominé le champ littéraire. On voit comment la théorie défraie ici les intérêts historiques d'une dette éthique qui la tire irrésistiblement du côté de l'uniformité et de l'homogénéité des idées toutes faites qui sont maintenant celles de la plus grande « correction politique ». La même constatation est facile à faire dans

de nombreux travaux qui résultent de la recherche universitaire où rien ne ressemble davantage à un projet de recherche qu'un autre projet de recherche<sup>2</sup>, quels que soient du reste leur objet, leur(s) postulat(s) ou leur état d'achèvement (la différence entre la formulation initiale d'une problématique et le bilan de ses résultats d'analyse a également tendance à s'estomper). Au bout du compte, l'effet des entreprises théoriques en est un de resserrement et de limitation de la diversité des lectures possibles. La formalisation d'une terminologie spéciale, l'imposition des mêmes procédures de découpage des objets, des stratégies d'analyse identiques ou interchangeables ne peuvent sans doute qu'aboutir à la raréfaction des interprétations divergentes ou tout simplement personnelles.

Contrairement à l'idée reçue qui soutient que la théorie exerce un contre-pouvoir par lequel elle s'oppose à la *doxa* et conteste les courants d'opinion dominants<sup>3</sup>, je crois plutôt que son statut actuel l'amène plus souvent à faire le jeu des discours socialement et culturellement bien en place. Plusieurs chercheurs en sont de plus en plus conscients et laissent volontiers transpirer l'inquiétude de leurs réflexions sur les approches théoriques et/ou critiques qu'ils adoptent. Parlant du développement des recherches sociohistoriques en littérature québécoise, Jacques Pelletier formule une observation

---

2. On peut en dire autant des thèses, des mémoires et d'une proportion importante d'ouvrages savants et d'études critiques.

3. « Car une des fonctions de la recherche, et non la moindre, est de remettre en cause les connaissances acquises et les valeurs établies. La recherche est un agent de changement qui inquiète et dérange les certitudes et les habitudes. » Yolande Grisé, « Pistes de réflexion sur l'avenir de la recherche en littérature québécoise », dans Louise Milot et François Dumont, *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*, p. 121.

nuancée : « (...) la littérature est tout à la fois perdante et gagnante. Elle perd en partie sa spécificité, sa singularité étant aussi régie par le discours social commun, mais elle gagne en ouverture dans son rapport aux autres pratiques discursives. » (« La recherche en littérature québécoise : que faire ? », in Louise Milot et François Dumont, *op. cit.*, p. 103) La principale préoccupation de Pelletier n'est cependant pas la perte encourue par la littérature, mais bien l'importance de privilégier « une interrogation sur les fins de la littérature » (p. 111), interrogation à poursuivre entre chercheurs engagés dans un travail qui témoignerait de leurs différentes conceptions de la nature et de la fonction de la littérature. Il me semble plus urgent d'interroger plutôt les fins de la théorie, comme on commence à le faire dans certains textes publiés dans le même recueil<sup>4</sup>.

Agnès Whitfield ne cache pas son malaise en parlant de « (...) la nécessité de renégocier les rapports de force entre ces discours (sur le phénomène littéraire), en vue de l'élaboration d'un modèle d'interaction non hiérarchique et non hégémonique. » (« Recherche, sujets et plaisir : repenser la relation », dans *Pour un bilan...*, p. 78)

---

4. Le collectif réunit les réponses à une question formulée en 1992 par le séminaire du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval. La question s'adressait, dans un contexte inter-universitaire, aux chercheurs en littérature québécoise et se lisait comme suit : « À votre avis, et selon votre perception de l'état actuel de la recherche en littérature québécoise, au nom de quels critères doit-on penser, à moyen terme, l'avenir de cette recherche ? Vous apparaît-il opportun de réfléchir en termes de lacunes à combler (perspectives nouvelles ou corpus nouveaux à prendre en considération), d'outils supplémentaires à fournir aux chercheurs, d'approches à privilégier ou, préalablement à tout cela, en termes d'un débat épistémologique à soulever avant d'aller plus loin ? » (p. 7) Belle question, à laquelle personne, parmi la douzaine de professeurs invités à y réfléchir, n'aura trouvé facile de répondre, notent les éditeurs.

Son point de vue rejoint, par un autre chemin, l'utopie mondialisante de Stéphane Santerres-Sarkany, quand elle écrit : « Aussi devient-il essentiel de repenser la notion de relation qui sous-tend toute activité de critique ou de recherche non pas en termes d'un rapport de sujet à objet, de sujet maîtrisant à objet maîtrisé, mais en termes d'un réseau intersubjectif d'appels et de réponses. » (p. 83) Je retrouve dans cette réflexion l'idée de lecture « virtuelle », chère à l'auteur de la *Théorie de la littérature*, avec la différence qu'Agnès Whitfield ne s'appuie pas sur une sociologie de la lecture soucieuse de l'impact des nouvelles technologies, mais sur la tâche (à entreprendre) d'une nouvelle épistémologie des études littéraires. Les deux démarches me paraissent tout de même convergentes, au moins sur un point : l'ennemi à abattre, toujours le même, c'est l'ordre du discours tenu sur la littérature et le système des valeurs qui s'y trouve reconnu et légitimé. Stéphane Santerres-Sarkany l'écrit sans la moindre hésitation : « Aussi serait-il temps que la critique professionnelle se manifeste au nom de ce lecteur virtuel (...) et par là même contribue à effacer la différence entre lecture critique et lecture publique. » *Effacer la différence*, tel est, en effet, le généreux consensus de l'époque. Il ne suffit plus de l'observer : il faut encore y *contribuer* en tant que critique professionnel.

La pensée qui se meut dans le sillage des grandes formations théoriques est à l'écoute de quelque chose qui finit par exercer sur elle un pouvoir hypnotique. Je ne saurais dire au juste ce que c'est, mis à part le regret sincère d'appartenir aux derniers sursauts de la civilisation de l'écriture. Les formations théoriques travaillent apparemment à enterrer cette civilisation avec toute la solennité requise. Tout cela me paraît constituer un formidable laboratoire d'hallucinations collectives. Or la littérature constituait jusqu'à présent le meilleur antidote



---

auquel puisse recourir l'intelligence contre l'emprise du chimérique. Je ne suis pas sûr qu'elle succombera complètement sous les coups de *la nouvelle culture lettrée*, ni que la réalité virtuelle de pratiques lectorales toutes neuves va nécessairement aboutir à ce que tant de voix remarquablement informées s'accordent à annoncer. J'aime à croire que la littérature continuera encore quelque temps à représenter l'une des dernières alternatives à l'abrutissement, en dépit des théories du repentir qui promettent d'adoucir l'agonie de la galaxie Gutenberg.